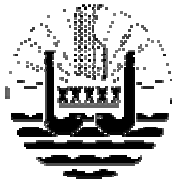


ASSEMBLÉE
DE LA
POLYNÉSIE FRANÇAISE

COMMISSION D'ENQUÊTE



AUDITIONS

chargée de recueillir tous
éléments d'information sur les
conséquences des essais
nucléaires aériens entre 1966
et 1974 pour les populations
de la Polynésie française

Monsieur Patrice Tekoponui
Audition du 16 septembre 2005

Monsieur Patrice Tekoponui est un ancien travailleur de Moruroa et il est originaire de Mangareva..

Bruno Barrillot : Il me semble m'être trempé les pieds en dessous du Mont Duff : il y a des endroits où c'était très humide.

Mme Unutea Hirshon : Un marécage ?

Bruno Barrillot : Oui comme un marécage.

Patrice Tekoponui : Il y a un marécage du côté du lieu qu'on appelle à Tihituhiu. C'était des anciennes tarodières...

Bruno Barrillot : Ce sont des endroits qui peuvent accumuler l'eau stagnante où on peut faire des sondages et qui ont pu conserver des traces de radioactivité.

Mme Unutea Hirshon : En tout cas, tu es né là-bas ?

Patrice Tekoponui : Oui, il y a 50 ans tout juste

Patrice Tekoponui : En 1955

Mme Unutea Hirshon : Tu retournes de temps en temps ?

Patrice Tekoponui : Je fais la navette, en un an je fais 5 à 6 voyages... C'est ma fille aînée qui est installée avec les gosses et puis j'ai la famille...

Mme Unutea Hirshon : Ah ! D'accord...

Patrice Tekoponui : Là, au mois de mai on s'est croisés à l'aéroport, alors que je repartais.

Mme Unutea Hirshon : Vous vous connaissez ?

Patrice Tekoponui : Non, mais je suis également membre de Mururoa e Tatou. On avait projeté avec John et Roland, un voyage pour voir l'impact des retombées sur Rikitea, et puis malheureusement, ils sont partis mardi, moi je suis parti vendredi. Parce que j'avais dit à John : pour avoir du monde sur Rikitea, le meilleur jour c'est le dimanche où tout le monde est à la messe le dimanche.

Mme Unutea Hirshon : Ah ! Oui...

Patrice Tekoponui : C'est 100 % catholiques

Bruno Barrillot : Catholiques... Oui, oui

Mme Unutea Hirshon : Donc après la messe

Patrice Tekoponui : Tu pourras avoir tout le monde, sauf ceux qui sont dans les îles !... Il y a seulement deux ou trois familles qui vivent dans les îles.

Bruno Barrillot : Oui, on se posait la question. Je crois qu'on y sera un dimanche.

Mme Unutea Hirshon : Oui, oui

Bruno Barrillot : Au mois d'octobre. On se disait mais tous les gens vont tous être à la messe donc on ne va pas pouvoir les rencontrer ?

Mme Unutea Hirshon : Oui, de toute façon on est là pendant plusieurs jours.

Patrice Tekoponui : Il y a déjà eu une approche quand vous êtes venus avec John et Roland. Gaston a fait déjà un petit débroussaillage et il m'a rappelé il y a 15 jours. De plus en plus les gens s'intéressent à parler !

Mme Unutea Hirshon : Oui

Patrice Tekoponui : Donc, j'ai dit à Gaston : Ecoute ici, j'ai entendu parler d'une commission à l'Assemblée, je vais essayer de sonder un peu.

Mme Unutea Hirshon : Oui, oui...

Patrice Tekoponui : Les gens n'ont plus peur de parler. Personnellement j'aimerais qu'on aille voir les personnes âgées, eux ont vécu avant et après les essais.

Bruno Barrillot : Ce sera intéressant d'aller voir dans l'état-civil. Je me pose beaucoup de questions, il y a eu beaucoup d'enfants de décédés, en 1966 et tout de suite après 1966.

Patrice Tekoponui : Il y a eu la fameuse épidémie de diarrhée.

Bruno Barrillot : Oui...

Patrice Tekoponui : Et cette diarrhée était un peu bizarre et les plus touchés c'étaient les nouveaux-nés

Bruno Barrillot : Voilà, c'est ça... Et donc, en 66 jusqu'à 72 – 73, on voit que il y a beaucoup de mortalité infantile...

Patrice Tekoponui : Exact...

Bruno Barrillot : C'est vrai que ça porte sur 5, 6 décès, ce n'est pas beaucoup, mais on voit qu'il y a quand même quelque chose qui s'est passé. Et puis, d'après l'état-civil, mais il faudrait pouvoir discuter vraiment avec les gens, c'est qu'à partir de 1970, curieusement, le nombre de naissances diminue de moitié... Et, ça je voudrais avoir des éclaircissements.

Patrice Tekoponui : Non, il ne faut pas oublier qu'à partir des années 70, les mamans enceintes ne peuvent plus accoucher aux Gambier. Ca veut dire que la Santé obligeait les mamans à venir accoucher ici en ville. C'est pour ça, qu'entre 70 et jusqu'à aujourd'hui même 2005, les naissances se faisaient ici. J'ai trouvé des gosses qui sont nés entre 70 et 2005, ils sont nés à Papeete, ils ne sont pas nés aux Gambier.

Bruno Barrillot : Oui, mais alors, je voulais avoir des précisions comme ça, mais est-ce qu'on sait, vraiment à partir de quand ça a commencé ?

Patrice Tekoponui : Il doit y avoir des traces, au niveau de l'état-civil à la Mairie

Bruno Barrillot : Oui, mais l'état-civil inscrit les naissances des enfants nés à Rikitea

Patrice Tekoponui : Et les décès...

Bruno Barrillot : Les décès sont inscrits pour ceux qui sont nés à Rikitea, pas à Papeete. Le registre des décès ne concerne que ceux qui sont décédés à Mangareva.

Patrice Tekoponui : De toute manière, les recherches pourront se faire à partir des familles, des noms de famille et il n'y en a pas quarante...

Bruno Barrillot : Je pose cette question, parce que la première fois où j'avais été à Mangareva, il y a 15 ans, on parlait beaucoup de fausses couches. Et donc, je voulais savoir si le fait de la diminution des naissances était liée au problème des fausses couches, ou parce que les femmes venaient accoucher à Papeete...

Patrice Tekoponui : Ici à Papeete...

Bruno Barrillot : On est entrain de découvrir que la radioactivité faisait diminuer la fécondité des hommes. On a des témoignages à Mururoa E Tatou : j'ai souvent demandé aux anciens travailleurs s'ils avaient des enfants, où sont leurs enfants ? On leur demande... Et en fait, souvent les gens disent qu'ils ont des enfants, mais ce sont des enfants adoptés alors qu'en fait ils n'ont pas pu avoir d'enfants.

Patrice Tekoponui : Je suis très, très intéressé... aujourd'hui, je vois qu'il y a des gens qui s'occupent un peu de nous, de notre pays. Donc, avec les travaux qu'on a fait, on a même demandé à la famille de rapporter tout ce qu'ils détiennent chez eux, des photos datant de 1966 et des vues quand les militaires sont arrivés en 1964, des vues des travaux, tracés de route, pose du radar, construction du premier abri, tous les souvenirs donc... Je vois qu'aujourd'hui, il y a une commission qui s'est créée, c'est important pour nous.

Bruno Barrillot : C'est bien si, à Mangareva, vous mettez en route des choses dans ce sens. Parce que la commission ne pourra pas tout faire, elle a 6 mois. Après, au niveau du gouvernement, il y a un conseil d'orientation qui va durer beaucoup plus longtemps, il y aura du travail et je pense qu'on devra suivre Mangareva, Tureia, les îles...

Patrice Tekoponui : Hao y compris...

Bruno Barrillot : Reao, Hao... Il faudra vraiment qu'on suive ça avec beaucoup d'attention

Patrice Tekoponui : C'est sûr...

Bruno Barrillot : Ce serait vraiment formidable si sur chaque île, les gens se mettaient un peu en route...

Patrice Tekoponui : Oui, mais le problème il y a quelques mois déjà, les gens avaient peur de parler. Quand je suis descendu chez moi, il y avait des jeunes qui mettaient des panneaux : « Bateaux hors du lagon... » quand un bateau militaire arrivait. Après on se faisait traiter de tous les noms, et on se faisait convoquer chez le père Daniel...

Bruno Barrillot : Quand on y est allé en mai ça a changé un petit peu. C'est Monique RICHETON qui nous a reçus, qui nous a transportés, fait faire le tour de l'île, qui a fait la prière au début de la réunion enfin, bon elle était toujours là et elle a signé la lettre au Haut - Commissaire pour demander des précisions sur ce qui s'est passé en 1966 au ministre de la Défense...

Patrice Tekoponui : La vie a quand même été bouleversée.

Bruno Barrillot : C'est aussi la question de l'empoisonnement du poisson. Maintenant qu'est-ce qui reste ? Il y a encore du poisson empoisonné, mais est-ce que c'est plus limité ?

Patrice Tekoponui : Aujourd'hui on fait toujours du tâtonnement : on essaie un poisson. Rikitea c'est petit ! De bouche à oreille on entend, telle famille a goûté à tel poisson, il n'y a pas eu d'empoisonnement. Chacun se fait cobaye. Mais, par exemple si on mange un poisson, même si tu vas de l'autre côté de Taravai et ici à Rikitea, celui de Taravai va être empoisonné et celui de Rikitea ne le sera pas...

Mme Unutea Hirshon : Il n'y a jamais de garantie...

Mme Unutea Hirshon : On mange toujours beaucoup de poisson, ou les gens changent un peu leurs habitudes ?

Patrice Tekoponui : Aujourd'hui on a changé le poisson et remplacé par les cuisses de poulet. Même au niveau de tout ce qui était cultivé auparavant. Nous, Mangaréviens on mangeait le manioc !... Aujourd'hui le manioc est remplacé par le riz. Les gens cultivent moins de manioc, très, très peu de taro, on s'est tous tourné vers le riz, où il n'y a pas d'ennuis de santé.

Patrice Tekoponui : Par exemple, d'ici quelque temps, il va y avoir la saison des letchis, donc, Rikitea fournit Hao.

Mme Unutea Hirshon : Oui, en letchis...

Patrice Tekoponui : En avion, pas en bateau

Mme Unutea Hirshon : Ca coûte cher

Patrice Tekoponui : Exact... Mais le letchi, c'est un fruit qui est arrivé après les essais

Bruno Barrillot : C'est pour l'exportation... ?

Patrice Tekoponui : De l'exportation

Mme Unutea Hirshon : Ca pousse bien chez vous ?

Patrice Tekoponui : Oui...

Bruno Barrillot : Et pourquoi on ne fait plus de café ?

Patrice Tekoponui : Le café c'est un travail fou hein ! Le café il faut cueillir, mettre dans la machine à éplucher... Tandis qu'aujourd'hui, la nacre, c'est la facilité...

Mme Unutea Hirshon : Il y a aussi le fait qu'avant les enfants aidaient. Tu as besoin de beaucoup de main d'œuvre pour cueillir le café...

Patrice Tekoponui : Oui...

Mme Unutea Hirshon : Mais quand les enfants sont à l'école, il n'y a plus personne pour cueillir le café.

Patrice Tekoponui : Et, puis les caféiers ce n'est pas sur le terrain plat mais, sur terrain en pente. Donc, on amène là-bas des jeunes...

Bruno Barrillot : Sur les pentes, oui...

Mme Unutea Hirshon : Ce n'est plus vraiment intéressant quoi...

Patrice Tekoponui : Non, aujourd'hui quand on voit la nacre à côté, c'est 50 fois plus facile et financièrement beaucoup plus rapide.

Mme Unutea Hirshon : Ce qu'ils font à Hawaï, ils ont des petites plantations de café sans engrais, et ça devient un produit de luxe... c'est une espèce qu'ils ont trouvée pour pouvoir vendre leur café assez

cher, parce que c'est un café bio, première qualité etc... Donc, des créneaux comme ça éventuellement... ça peut faire pour nourrir la population...

Patrice Tekoponui : Ca se faisait encore il y a quelque temps, les mamans allaient cueillir les graines de café qui étaient sur le sol. Donc, il n'y a plus qu'à ramasser, c'est tombé par terre, c'est séché donc, il y a juste à ramasser bon, elles faisaient un sac par mois. Et ça, comme tu dis, c'est devenu un produit de luxe et quand on accueille des personnalités, on offre ce café sinon, ça reste familial, ça ne se vend plus comme auparavant.

Mme Unutea Hirshon : Selon ton observation, au niveau des enfants handicapés, est-ce qu'on peut dire qu'il y a une augmentation de cas ? Parce que on a beaucoup de témoignages, c'est vrai mais maintenant il faut des précisions.

Patrice Tekoponui : Il faut que ce soit confirmé, il faut que les parents soient avec, sinon on ne sera sûr de rien.

Bruno Barrillot : Je me rappelle avoir vu des enfants handicapés, mais un ou deux comme ça, il y a 15 ans.

Mme Unutea Hirshon : Il y a Lucas PAEAMARA, dans son livre qui le dit...

Bruno Barrillot : Oui...

Patrice Tekoponui : Oui, mais il y a des choses que Lucas n'a pas mis dans son livre

Mme Unutea Hirshon : Oui, oui... Et il dit bien que son enfant est né aussi avec une malformation

Patrice Tekoponui : Ah ! Exact...

Bruno Barrillot : J'avais posé la question à l'infirmerie, il n'y a pas d'archives. Mais c'est vrai que les archives de l'infirmerie normalement c'est confidentiel.

Patrice Tekoponui : De mon temps, les médecins et infirmiers étaient militaires

Bruno Barrillot : Oui, quand j'étais venu la première fois, c'était un appelé, un volontaire du service...

Patrice Tekoponui : Un V.A.T, un V.A.T....

Bruno Barrillot : Un V.A.T, il était là pour un an, il repartait donc. Je lui avais demandé s'il y avait des archives il m'a dit non. Et puis, un jeune médecin 25 ans, 26 ans il ne va se mettre à faire des papiers, il soigne les gens et puis c'est tout, après il va sur le lagon.

Patrice Tekoponui : Mais dans mon temps, les militaires étaient là, il y avait un supérieur militaire, des médecins et les deux autres étaient des infirmiers militaires, également

Bruno Barrillot : Est-ce qu'à l'époque, comme à Tureia, la Rance venait avec le spectro ? Un appareil où on fait rentrer les gens dedans, ils restent une vingtaine de minutes. Est-ce qu'ils le faisaient pour Mangareva, pour les habitants ?

Patrice Tekoponui : Nous, à Mangareva, on passait directement à l'infirmerie. Parce qu'il y avait à Totegegie, où il y a l'aéroport actuellement, il y avait les militaires qui étaient installés... et chez les militaires, il y avait cet appareil, il y en avait également sur les bateaux.

Patrice Tekoponui : Donc, pour Rikitea, on allait directement à Tote...

Bruno Barrillot : A Totegegie ?

Patrice Tekoponui : Oui, mais c'est plutôt réservé aux gens qui travaillaient pour le CEP

Bruno Barrillot : Le CEP! Oui.... Ils ne passaient pas systématiquement toute la population... ?

Patrice Tekoponui : Toute la population, non... Même de mon temps quand on venait de Rikitea pour les études à Tahiti, on passait soit par bateau, soit par le Breguet, on atteignait Mururoa, donc à Mururoa avant de prendre l'avion on passait la visite pulmonaire et tout au niveau de la santé avant de prendre l'avion.

Bruno Barrillot : Ah ! Oui...

Patrice Tekoponui : Je me rappelle, on descendait du bateau on prenait un autre bateau qui était le Médoc ou le Maine, c'était leurs bateaux

Bruno Barrillot : Bateaux-bases...

Patrice Tekoponui : Voilà, donc à partir de là on allait dans une machine... et après on était transférés sur le sol de Mururoa dans des véhicules avec des appareils avant de prendre l'avion. En 1964 les militaires sont arrivés chez nous, à partir de 66 on a commencé à amener les meilleurs élèves de chez nous à Tahiti.

Patrice Tekoponui : On n'est pas nombreux à venir ici pour nos études, j'ai les noms, mais bon, malheureusement il y en a qui sont décédés, ces gens-là je peux les toucher. On pourrait faire une demande d'ensemble des dossiers médicaux

Bruno Barrillot : Oui, enfin des demandes d'ensemble, ils n'aiment pas trop ça

Patrice Tekoponui : C'est personnel et individuel...

Bruno Barrillot : Oui, il faut faire des lettres individuelles.

Patrice Tekoponui : Donc, individuellement chacun pourrait demander son bilan...

Bruno Barrillot : Voilà, si vous avez le souvenir d'être passé à des examens médicaux sur un bateau, un bâtiment alors que vous ne travailliez pas à Mururoa, à mon avis ça pourrait être demandé.

Patrice Tekoponui : Intéressant...

Bruno Barrillot : Oui, jusqu'à présent on n'y a pas pensé, mais bon, maintenant que tu me dis ça. Et puis, du côté du ministère de la Défense c'est bien qu'ils commencent à se dire : Ah ! Ben oui, il n'y a pas que les anciens travailleurs, il y a aussi...

Patrice Tekoponui : La population...

Bruno Barrillot : On verra ce qu'ils vont répondre !... Mais bon, si vous avez des souvenirs précis, vous ne faisiez pas 36 voyages dans l'année.

Patrice Tekoponui : Il y a 2 voyages par an, c'est-à-dire que nous, on partait au mois de janvier pour la rentrée. On venait en bateau ou alors en avion, or si on venait en bateau, c'était de Rikitea, Hao... Rikitea, Mururoa, alors s'il y avait un avion où il y a de la place donc, on nous débarquait pour prendre le Breguet pour arriver ici à Tahiti. Sinon, on faisait le tour, Mururoa, Hao, Tematangi, toutes les îles où le CEP et le CEA étaient installés pour faire des ravitaillements pour arriver ici 15 jours après le départ.

Patrice Tekoponui : Et vice-versa aux vacances de juillet

Bruno Barrillot : Oui, et parce que, en fait, les gens de Mangareva étaient quasiment tous transportés par les militaires ?

Patrice Tekoponui : C'est un peu une compensation de la part de l'Etat pour les habitants de Mangareva.

Bruno Barrillot : On dit que, pendant toute cette période-là, les étrangers ou des gens qui n'étaient de Mangareva avaient des difficultés pour y aller ?

Patrice Tekoponui : Exact.